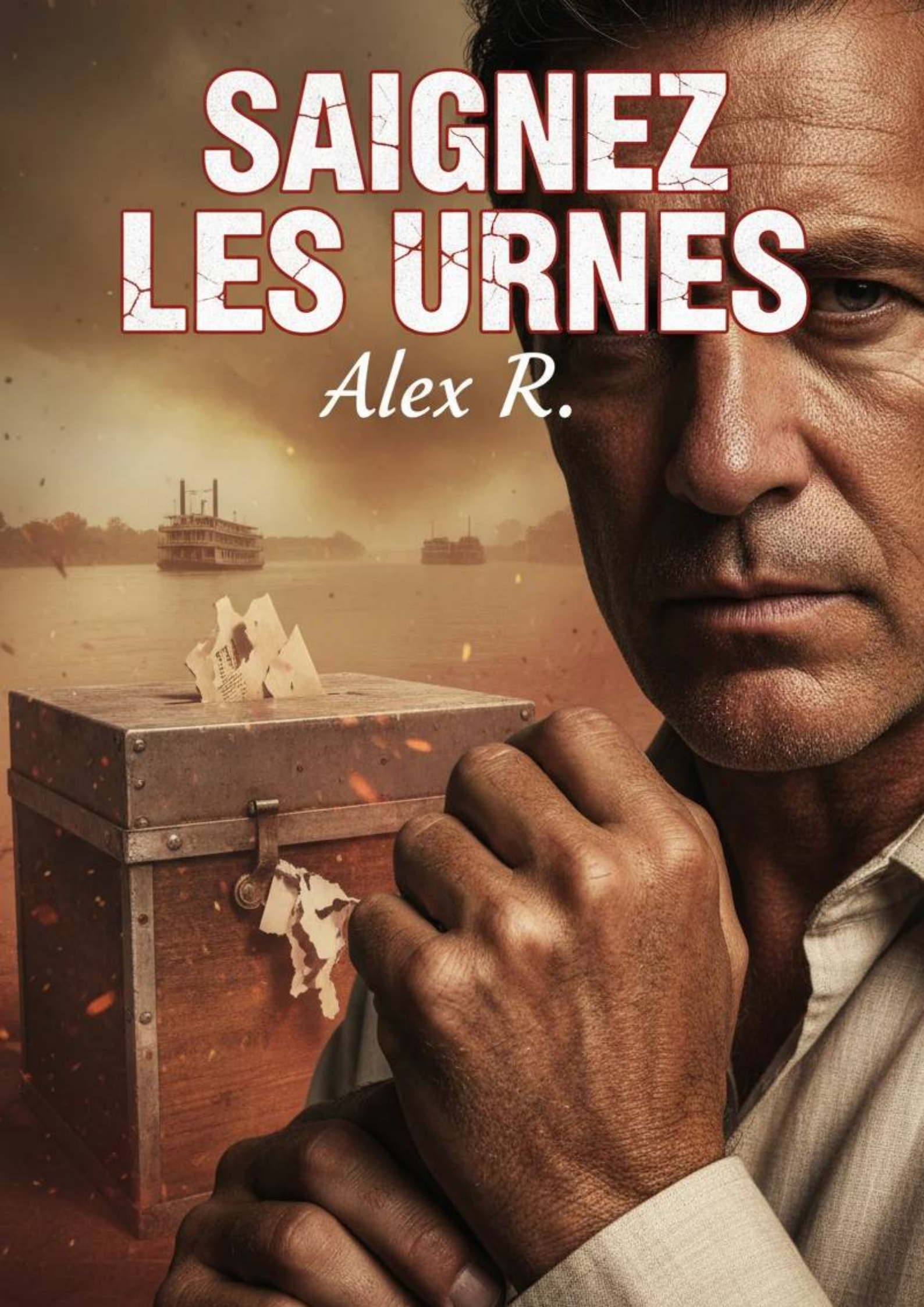


SAIGNEZ LES URNES

Alex R.



Saignez les Urnes

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Sueur et Calcaire	4
Chapitre 2 : L'Archive Vivante	9
Chapitre 3 : L'Odeur du Sucre Brûlé	13
Chapitre 4 : Fange et Fentanyl	18
Chapitre 5 : Le Contrat des Ombres	25
Chapitre 6 : Le Sang de la Terre	30
Chapitre 7 : L'Archive Scellée	35
Chapitre 8 : La Nuit du Scrutin	41
Chapitre 9 : Le Gouverneur de la Fange	45
Chapitre 10 : L'Urne de Fer	50

Chapitre 1

Sueur et Calcaire

Quarante degrés à l'ombre et pas une once de vent pour balayer l'odeur de soufre qui remonte du Mississippi. À Baton Rouge, la canicule n'est pas une météo, c'est une sentence. Caleb Vance ajusta les boutons de manchette en onyx de sa chemise de lin. Pas une goutte de sueur sur son front. La transpiration, c'est pour ceux qui ont peur de perdre.

En face de lui, dans les entrailles de béton du Capitole, Arthur Miller décompensait. Le lobbyiste avait le visage luisant, une plaque de gras et de panique qui coulait sur son col boutonné. Miller représentait les intérêts du pétrole de schiste, ou plutôt, il représentait une fuite de capitaux que Caleb ne pouvait plus tolérer.

— On avait un accord, Caleb. On a injecté quatre millions dans tes comités d'action politique. Tu ne peux pas simplement réallouer ces fonds vers la sécurisation des digues privées de ta famille. C'est un détournement. C'est fédéral.

Caleb fit un pas de côté. Ses chaussures en cuir de cerf ne produisirent aucun son sur le calcaire froid. Les sous-sols du Capitole étaient un labyrinthe de tuyauteries hurlantes et de secrets enterrés. Un endroit où le bruit des ventilateurs industriels couvrait n'importe quel cri.

— Arthur, tu raisones en comptable. Raisonne en investisseur. L'argent n'est pas « détourné ». Il est optimisé. Si la Louisiane coule sous deux mètres de flotte au prochain ouragan, tes derricks ne vaudront pas le prix de la ferraille. Je protège l'infrastructure de mon pouvoir. Donc, je protège ton rendement.

— Les actionnaires demandent des comptes, Caleb. Ils parlent de témoigner devant la commission d'éthique.

Caleb s'arrêta. L'analyse de risque fut instantanée. Miller était devenu un passif. Un actif toxique qu'il fallait liquider avant qu'il ne contamine le reste du portefeuille. Le ratio coût-bénéfice d'une négociation était tombé à zéro.

— Approche, Arthur. Regarde cette fissure dans le mur.

Miller hésita, puis s'avança, attiré par le ton soudainement confidentiel de Vance. Caleb pointa une strie sombre dans le calcaire, une veine de sédiments millénaires.

— Tu sais ce qu'il y a sous ce bâtiment ? Des couches de morts. Des colons, des esclaves, des politiciens véreux. La Louisiane est un mille-feuille de cadavres. C'est ça qui tient les fondations.

Avant que Miller ne puisse répondre, la main de Caleb se referma sur sa gorge. La force n'était pas celle d'un homme de bureau, mais celle d'un prédateur qui n'avait jamais cessé de s'entraîner à la domination physique. Il projeta Miller contre le pilier de béton. Le choc fut sec. Un bruit de porcelaine cassée : les vertèbres cervicales.

Caleb ne lâcha pas. Il regarda la lumière s'éteindre dans les yeux du lobbyiste. Pas de haine, juste une observation clinique du processus de dépréciation. Miller n'était plus un homme, il était un encombrant.

Le corps s'affaissa. Caleb recula d'un pas, vérifiant ses revers. Aucune tache. L'exécution avait été propre, chirurgicale. Il sortit son téléphone crypté. Une seule pression sur une touche.

Trente secondes plus tard, Mara Sullivan émergeait de l'ombre d'un couloir de service. Elle ne regarda même pas le corps. Elle regardait sa montre.

— On a un meeting avec les syndicats de la police dans vingt minutes, Caleb. Tu es en retard de deux.

— Miller a décidé de prendre une retraite anticipée, Mara. Il part pour une longue croisière. Sans retour.

Mara sortit un flacon de spray enzymatique de son sac à main et commença à vaporiser les zones de contact potentielles. Elle gérait les crises comme d'autres gèrent des tableaux Excel.

— Je vais déclarer une disparition volontaire. Burn-out professionnel. On a déjà des mails pré-rédigés sur son serveur qui suggèrent une dépression nerveuse et une fuite vers les îles Caïmans avec une partie de la caisse noire. Ça expliquera le trou dans les comptes et ça le discréditera s'il finit par remonter à la surface dans dix ans. Elias s'occupe du transport ?

— Elias est déjà en route avec le broyeur industriel de la plantation, répondit Caleb.

Dehors, le grondement de la foule massée sur les pelouses du Capitole filtrait à travers les conduits d'aération. Les manifestants hurlaient contre la pénurie d'eau et les coupures d'électricité. La ville était une poudrière. Caleb aimait cette tension. La peur est un levier de commande bien plus efficace que l'espoir.

Soudain, le sol vibra. Ce n'était pas le passage d'un camion, ni le vrombissement des générateurs. C'était une secousse sourde, profonde, venant des entrailles de la terre. Une onde de choc qui sembla faire bouillir le sang dans les veines de Caleb.

Il plaqua sa main contre le mur de calcaire. Le froid de la pierre disparut, remplacé par une chaleur organique, presque pulsante. Pendant une seconde, il ne vit plus le sous-sol du Capitole. Il vit des champs de canne à sucre s'étendre à l'infini sous un

ciel de sang, et il entendit un murmure, une langue morte qu'il n'aurait pas dû comprendre mais qui résonnait dans sa moelle osseuse.

Le prix est payé. La terre attend la suite.

— Caleb ?

La voix de Mara le ramena à la réalité. Elle le fixait, un sourcil levé. Pour la première fois de sa carrière, elle voyait une faille dans le masque de fer de son candidat.

— Tu as senti ça ? demanda Caleb. Sa voix était plus rauque.

— La clim qui saute encore ? C'est le troisième transformateur cet après-midi. Le réseau est en train de lâcher. C'est parfait pour ton discours sur l'indépendance énergétique.

Caleb retira sa main du mur. Ses doigts tremblaient imperceptiblement. Ce n'était pas le réseau électrique. C'était quelque chose de plus ancien, de plus lourd. Une dette foncière contractée par ses ancêtres à *Belle Alliance*, un contrat signé dans la boue et le sang qui venait de recevoir son premier acompte de la saison.

— On y va, dit-il en redressant sa veste.

— Et Miller ?

— Miller est une charge non récurrente. Il est déjà effacé.

Ils remontèrent vers la lumière aveuglante du jour. En sortant sur le perron du Capitole, Caleb fut frappé par la vague de chaleur. Elle était physique, brutale, comme une main moite plaquée sur son visage. Devant lui, des milliers de visages déformés par la colère et la déshydratation l'attendaient.

Il s'approcha du pupitre. Les micros étaient ouverts. Il sentit à nouveau cette vibration sous ses pieds, ce lien invisible qui le liait au sol de la Louisiane, aux marais putrides et aux secrets de sa lignée. Il ne voyait plus des électeurs. Il voyait du bétail. Et il savait exactement comment les mener à l'abattoir pour nourrir la bête qui s'éveillait sous la plantation.

— Citoyens de Louisiane, commença-t-il, sa voix portant une autorité nouvelle, presque surnaturelle. Le temps des compromis est terminé. La terre réclame de l'ordre. Et je suis l'ordre.

Dans la foule, un homme s'effondra, terrassé par une insolation. Personne ne l'aida. Les sondages de Caleb venaient de grimper de deux points. Le sacrifice était toujours rentable.

Chapitre 2

L'Archive Vivante

Elias Thorne ne transpirait pas. C'était une question de discipline budgétaire : la sueur était une perte d'eau inutile, un aveu de faiblesse face au climat de Baton Rouge. Dans le bureau de Miller, le lobbyiste dont le nom venait d'être rayé de l'organigramme des vivants, l'air conditionné crachotait un dernier souffle avant de rendre l'âme. Elias s'en moquait. Il avait un inventaire à faire.

Sur le bureau en acajou, le désordre était un actif toxique. Des dossiers, des factures de clubs de strip-tease, des reçus pour des contributions de campagne "anonymes". Miller était un amateur. Il avait cru que l'influence se stockait comme du bon vin. Il n'avait pas compris que l'influence est une denrée périssable. Si on ne la consomme pas immédiatement pour écraser la concurrence, elle se gâte et vous empoisonne.

Elias enfila ses gants en latex. Le bruit du plastique contre sa peau fut le seul son dans la pièce. Il commença par le coffre-fort dissimulé derrière une croûte représentant une chasse à courre. Code simple : la date de naissance de la maîtresse de Miller. Prévisible. À l'intérieur, pas de lingots, pas de liasses. Juste du papier. Le vrai levier.

Il fit défiler les documents. Contrats de sous-traitance, photos compromettantes d'un sénateur avec une stagiaire, et enfin, une chemise en cuir vieilli, dont l'odeur de moisi trancha avec le parfum de synthèse du bureau.

Belle Alliance.

Elias s'arrêta. Son index effleura le grain du papier. Ce n'était pas du papier machine. C'était du parchemin, épais, presque organique. En ouvrant la chemise, il ne trouva

pas de rapports de lobbying, mais des actes de propriété datés de 1842. Des relevés topographiques qui ne correspondaient à aucune carte officielle de la paroisse.

— Tu as creusé trop profond, Miller, murmura Elias. C'est ce qui arrive quand on cherche des dividendes dans les tombes.

Son regard scanna les lignes manuscrites. L'encre était d'un noir trop dense, comme si elle refusait de refléter la lumière de sa lampe torche. Les noms des Vance apparaissaient à chaque page, mais pas comme des acheteurs. Comme des bénéficiaires d'une "cession perpétuelle sous condition de maintenance".

Maintenance de quoi ?

Elias tourna la page. Un frisson, une décharge électrique pure, remonta le long de sa colonne vertébrale. En marge d'un acte de cession pour les quatre cents hectares de marais bordant la plantation, il y avait une liste de noms. Des noms qu'il connaissait. Sa propre généalogie. Ses ancêtres, listés non pas comme des esclaves affranchis, mais comme du "capital rituel".

Le téléphone d'Elias vibra sur le bureau. L'écran affichait un seul mot : VANCE.

Il décrocha. Il ne prit pas la peine de saluer. Dans ce business, la politesse est une perte de temps.

— C'est fait ? la voix de Caleb Vance était un mélange de gravier et de soie. Elle résonnait encore de l'adrénaline de son discours au Capitole.

— Le bureau est sécurisé, répondit Elias. Miller ne sera plus un passif pour la campagne.

— Et ses archives ?

Elias regarda le parchemin sous ses yeux. Il vit le nom de son arrière-grand-père, marqué d'une croix de sang séché. Il vit la mention d'un "bail de sang" qui devait être renouvelé à chaque génération de Vance pour garantir la prospérité des terres. Chaque point de croissance économique de la dynastie était indexé sur une perte humaine. Caleb n'était pas juste un politicien corrompu ; il était le gérant d'une dette occulte vieille de deux siècles.

— Brûlées, mentit Elias. Rien que de la paperasse habituelle. Des factures de bars et des listes de contacts mineurs.

Un silence s'installa à l'autre bout du fil. Elias sentit la pression atmosphérique changer, comme si Caleb, à des kilomètres de là, pouvait humer le mensonge à travers les ondes.

— Tu es sûr de toi, Elias ? Tu sais ce que je fais aux actifs qui ne rapportent plus.

— Je suis un expert en gestion de risques, Caleb. Je sais exactement ce qui doit être conservé et ce qui doit être liquidé. Repose-toi. Les sondages sont excellents. La Louisiane t'appartient.

— Elle ne m'appartient pas encore, Elias. Elle me possède. Tu ne comprends pas la différence. Fais le ménage et rentre. On a une élection à gagner.

Caleb raccrocha. Elias resta immobile dans le noir. Il rangea soigneusement les documents de *Belle Alliance* dans sa propre mallette.

Le plan de Caleb était simple : le pouvoir absolu. Le plan d'Elias venait de muter. Servir Caleb n'était plus une fin en soi, c'était un camouflage. Elias Thorne, le descendant du "capital rituel", tenait enfin le titre de propriété de la malédiction des Vance.

Il sortit du bureau, laissant derrière lui l'odeur de la mort et du papier brûlé. Dehors, la chaleur de Baton Rouge l'enveloppa comme une cape de plomb. Dans le ciel lourd, les nuages semblaient se tordre pour former des visages oubliés.

Elias monta dans sa berline noire. Il ne démarra pas tout de suite. Il sortit une cigarette, ne l'alluma pas. Il analysa la situation. Caleb Vance pensait utiliser le sol de la Louisiane pour construire son trône. Il ne voyait pas que le sol était en train de s'ouvrir pour l'engloutir.

Elias sourit. Un sourire sec, sans une once de chaleur.

— Le marché est conclu, Caleb, dit-il à l'obscurité. Mais tu n'as pas lu les petites lignes.

Il passa la première et s'enfonça dans la nuit, vers les marais de *Belle Alliance*, là où les archives ne sont pas faites de papier, mais de racines et de restes humains. La campagne électorale venait de changer de nature. Ce n'était plus une course aux voix. C'était une liquidation judiciaire de l'âme d'un État. Et Elias Thorne venait de s'auto-désigner comme le seul et unique liquidateur.

Chapitre 3

L'Odeur du Sucre Brûlé

Caleb Vance ajusta ses boutons de manchette en nacre. Coût de la paire : le salaire annuel d'un ouvrier agricole de la paroisse d'Iberville. Investissement nécessaire. Dans ce business, si tu n'as pas l'air d'avoir déjà gagné, personne ne parie sur toi.

La salle de réception de *Belle Alliance* transpirait l'argent et le désespoir climatique. Trois cents invités, un demi-milliard de dollars de capital cumulé sous un même toit, et une climatisation qui rendait l'âme face à l'humidité de la Louisiane. L'air était saturé. Une mélasse invisible collait aux poumons.

— Vingt minutes, Caleb. Pas une de plus pour le discours, glissa Elias Thorne en passant derrière lui. Les gros porteurs ont faim. Et quand ils ont faim, ils deviennent lucides. On ne veut pas qu'ils soient lucides. On veut qu'ils soient généreux.

Vance ne tourna pas la tête. Il observait son reflet dans le miroir doré du grand salon. Ses yeux étaient deux fentes grises, froides comme des lames de scalpel.

— Le sénateur Miller est là ?

— Au bar. Il descend son troisième Bourbon. Il attend que tu lui promettes le contrat sur le pont de l'Interstate 10.

— Il l'aura. S'il me ramène le bloc de votes de la Nouvelle-Orléans. Sinon, je ferai fuiter les photos de sa garçonne à Metairie. C'est un actif, Elias. Pas un allié.

Vance s'avança dans la mêlée. Sourires carnassiers. Poignées de mains fermes. Chaque contact était une transaction. Il sentait l'odeur des parfums de luxe se mêler à une effluve plus âcre, plus organique. Le sucre. Le sucre brûlé. Une odeur de

raffinerie en fin de cycle, de fermentation forcée.

— Caleb ! Une campagne impériale, mon ami ! rugit Miller en lui broyant la main.

Vance sourit. Le masque était parfait.

— On ne gagne pas une guerre avec de la chance, Sénateur. On la gagne avec de la logistique. Et la logistique, ça coûte cher.

Soudain, Miller blêmit. Il porta une main à sa gorge, ses yeux s'écarquillant. Il n'était pas le seul. À quelques mètres, la femme d'un magnat du pétrole s'effondra sur un canapé en velours, le teint grisâtre. Un murmure de malaise parcourut la salle. Ce n'était pas seulement la chaleur. C'était l'air. Il devenait lourd, chargé d'une particule invisible qui brûlait les sinus.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda Miller dans un hoquet. On dirait que... on dirait que quelque chose a crevé dans les conduits.

Vance sentit une décharge d'adrénaline. Pas celle du combat. Celle de la panique qu'on étouffe sous le gilet pare-balles. Il connaissait cette odeur. C'était celle de la terre retournée. Celle de l'aile Est.

Il chercha Elias du regard. Le nettoyeur était déjà près du buffet, observant une fissure fine, presque imperceptible, qui venait de zébrer le marbre blanc du sol. De la fissure s'échappait une vapeur ténue, une brume rousse qui sentait le cadavre et la canne à sucre fermentée.

— Messieurs, Mesdames, la chaleur de Baton Rouge est une vieille maîtresse exigeante ! lança Vance d'une voix de stentor, occupant l'espace sonore pour masquer les bruits de haut-le-cœur. Elias, faites ouvrir les portes-fenêtres. Le bayou s'invite à la fête, c'est le prix du terroir !

Les invités rirent jaune, cherchant l'oxygène. Elias s'approcha de Vance, le visage de marbre.

— Le sol travaille, Caleb. Ce n'est pas la structure. C'est le dessous.

— Gère ça. Maintenant.

— Je ne suis pas ingénieur en bâtiment, Caleb. Je suis ton fossoyeur de luxe. Et là, le mort demande à sortir de la cave.

Vance l'empoigna par le revers de sa veste. Le rapport de force changea en une fraction de seconde.

— J'ai payé pour que ce secret reste sous trois mètres de béton armé. Si cette soirée capote, si un seul de ces types retire ses billes parce qu'il a eu peur d'une remontée d'égout, je te coule à côté de mon frère. Est-ce que c'est clair dans ton plan de carrière ?

Elias ne cilla pas. Il ajusta sa cravate avec une lenteur insultante.

— Le béton ne retient pas ce qui n'appartient pas au monde physique, Caleb. Tu as bâti ton empire sur une dette de sang. Les intérêts courent. Et le créancier vient de frapper à la porte.

Un craquement sourd fit vibrer les lustres en cristal. Un bruit de succion, comme si la terre elle-même essayait d'avaler la plantation. Dans l'aile Est, le plancher se souleva. Une dalle de marbre explosa, projetant des éclats vers les invités qui hurlaient.

L'odeur devint insupportable. Ce n'était plus du sucre. C'était la putréfaction douceâtre d'une lignée qui s'éteint.

Vance vit la panique s'installer. Le capital fuyait. Les donateurs se ruaient vers la

sortie, oubliant leurs promesses de financement, ne pensant qu'à sauver leurs poumons de cette atmosphère de tombeau.

— Le gala est fini, analysa Elias avec un cynisme clinique. Coût de l'opération : trois millions de pertes sèches en promesses de dons. Gain : aucun. Risque : exposition totale.

Vance regarda la fissure au centre de la pièce. Elle s'élargissait, dessinant une bouche noire dans le luxe de *Belle Alliance*. Au fond du trou, quelque chose brillait. Pas de l'or. Des ossements polis par le temps et la rancœur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? cracha Vance, les dents serrées.

— On change de stratégie, répondit Elias en allumant enfin sa cigarette, au mépris total des règles de sécurité. On ne peut plus cacher le corps. Alors on va dire que c'est une découverte archéologique. On va transformer ton crime en patrimoine historique. On va monétiser la malédiction.

Vance regarda son homme de main. L'analyse était juste. Froide. Cruelle.

— Fais venir les camions de scellement. Et appelle mon responsable de communication. On va annoncer que *Belle Alliance* restaure ses racines.

Il se tourna vers la sortie, évitant de regarder le trou où son frère semblait l'appeler.

— Le pouvoir, Elias, c'est l'art de repeindre la merde en or avant que l'odeur ne trahisse la couleur.

— Exact, Caleb. Mais n'oublie pas : l'or finit toujours par fondre sous le soleil de Louisiane.

Dehors, le ciel de Baton Rouge vira au violet sang. La chaleur ne tombait pas. Elle

attendait son heure. Vance monta dans sa berline, le visage fermé. La campagne continuait. Mais ce soir, il avait compris une chose : on ne gagne pas contre la terre qui vous a nourri. On négocie juste un sursis.

Le moteur vrombit. La voiture s'éloigna, laissant derrière elle une plantation qui s'enfonçait doucement dans le limon, un centimètre à la fois. Le prix du siège de Gouverneur venait de doubler. Et Vance savait qu'il finirait par payer, jusqu'au dernier centime de sa chair.

Chapitre 4

Fange et Fentanyl

La ligne de poudre bleue sur le marbre noir du bureau n'était pas une erreur de parcours, c'était une police d'assurance contre la réalité. Mara aspira la dose d'un coup sec, la paille en argent gravée aux initiales de la famille Vance lui brûlant la narine. Le fentanyl percuta son tronc cérébral en trois secondes. La pièce cessa de tanguer. La sueur froide qui lui collait au chemisier en soie à huit cents dollars s'évapora dans une bouffée de chaleur artificielle.

Elle se redressa, les pupilles réduites à des têtes d'épingle. Sur l'écran géant qui tapissait le mur ouest du QG, les graphiques de Kantar Media crachaient du sang.

— Quatre points, murmura-t-elle. On a perdu quatre points dans la Paroisse d'Iberia en quarante-huit heures.

Le curseur clignotait comme un électrocardiogramme en train de lâcher. Le district 4, le cœur battant de l'industrie sucrière, se détournait de Caleb Vance. Les électeurs n'aimaient pas l'odeur de la terre retournée.

Son téléphone vibra sur le bureau. Pas un appel. Un message crypté sur Signal. L'expéditeur n'avait pas de nom, juste un emoji en forme de crâne.

« Le versement de 22 heures manque à l'appel. Les intérêts montent. On ne finance pas une campagne avec des promesses, Mara. On la finance avec des garanties. Le port de Plaquemines ou ton dossier médical sur le bureau du procureur. Tic-tac. »

Le cartel de Matamoros ne faisait pas dans la rhétorique politique. Ils avaient injecté

six millions de dollars dans les caisses noires de Vance via des sociétés écrans basées aux îles Caïmans. En échange, ils voulaient un corridor logistique sans douanes dès l'investissement. Mara était le pivot, le levier, la caution. Et elle était en train de craquer.

Elle se leva pour se servir un verre d'eau, mais s'arrêta net. Au milieu de la moquette immaculée, une tache sombre s'étalait. Une flaque d'eau saumâtre, épaisse, d'où émergeaient des brins de mousse espagnole et de la vase noire.

Elle cligna des yeux. La tache disparut.

— C'est le manque, se rassura-t-elle à voix haute. Juste le manque.

— Ou alors c'est la vérité qui remonte à la surface, Mara.

Elias Thorne était planté dans l'encadrement de la porte. Il n'avait pas frappé. Il ne frappait jamais. Il portait son éternel costume gris de croque-mort et cette odeur de vieux papier et de tabac froid qui semblait le suivre partout. Ses yeux de rapace balayèrent le bureau, s'arrêtant un instant de trop sur la trace bleue résiduelle sur le marbre.

— Les sondages sont une catastrophe, dit-il d'une voix monocorde. Caleb est en train de perdre les ouvriers des raffineries. Ils disent qu'il a l'air d'un fantôme à la télévision. Trop pâle. Trop nerveux.

— C'est la chaleur, Elias. Tout le monde crève sous ce dôme de chaleur.

— Non. C'est la peur. La peur a une fréquence radio que les pauvres captent très bien. Ils sentent que le patron ne contrôle plus son propre terrain.

Elias s'approcha du bureau, ses mouvements lents, calculés. Il posa une main sur le dossier de la chaise de Mara. Ses doigts étaient tachés d'une substance noire qui

n'était pas de l'encre.

— Le cartel s'impatiente, continua-t-il. Ils ont appelé. Ils pensent que tu es un maillon faible. Ils n'aiment pas les investissements à risque.

— Je gère, cracha Mara, le ton sec. Le levier est sous contrôle. On va lancer une campagne de diffamation sur le candidat démocrate demain matin. Une histoire de détournement de fonds dans une église baptiste. Ça va noyer le poisson.

— On ne noie pas un poisson dans le bayou, Mara. On le nourrit.

Il se pencha vers elle. Mara sentit le froid émaner de lui, une température anormale qui semblait absorber la climatisation de la pièce.

— Regarde le coin de la pièce, ordonna-t-il.

Mara tourna la tête. Dans l'angle mort du bureau, derrière le drapeau de la Louisiane, une ombre s'étirait. Ce n'était pas une ombre portée par les spots halogènes. C'était une masse dense, mouvante, qui semblait respirer. Elle avait la forme d'un homme, mais ses membres étaient trop longs, ses articulations inversées. L'odeur de la décomposition — celle de la viande oubliée dans le coffre d'une voiture en plein soleil — envahit ses narines.

— Qu'est-ce que c'est ? hoqueta-t-elle.

— Le passif, répondit Elias avec un sourire sans dents. Les dettes de sang de la famille Vance. Tu as cru que tu gérais une campagne électorale ? Tu gères un exorcisme de masse. Chaque dollar que tu blanchis, chaque électeur que tu achètes, c'est une offrande pour empêcher *ça* d'entrer dans la ville. Mais la barrière cède.

Mara attrapa son flacon de pilules dans son tiroir, les mains tremblantes. Elle en avala

deux, sans eau. L'amertume chimique lui décapa la gorge.

— Tu déliras, Elias. Tu es resté trop longtemps dans ces archives. Sors de mon bureau.

Elias ne bougea pas. Il fixa l'ombre qui grimpait maintenant sur le mur, laissant derrière elle une traînée de limon noir sur le papier peint de luxe.

— Caleb veut une réunion de crise à minuit. Sois prête. Et essaie de ne pas faire une overdose avant le premier débat télévisé. Un cadavre de directrice de campagne, ça fait mauvais genre sur les plateaux de CNN.

Il fit demi-tour et sortit, le bruit de ses pas étouffé par la moquette.

Mara resta seule. Le fentanyl commençait à lisser les bords de sa perception, transformant la terreur en une apathie cotonneuse. Elle se rassit et fixa à nouveau les sondages. Les chiffres continuaient de chuter. 42 %. 41,5 %. Chaque point perdu semblait correspondre à une avancée de l'ombre dans la pièce.

Le téléphone vibra à nouveau. Un appel vidéo.

Elle décrocha par réflexe. L'écran afficha une image granuleuse, prise de nuit. On y voyait une voiture garée sur le bord d'une route de campagne, près d'un canal. Deux hommes en cagoule sortaient un sac de sport du coffre. Le sac bougeait. Ils le jetèrent dans l'eau sombre. Un sous-titre apparut en bas de l'image : *« Le prochain sac contiendra tes dossiers de financement. Ou ton frère. Choisis vite. »*

Mara sentit son cœur cogner contre ses côtes comme un animal en cage. Son frère cadet, toxicomane lui aussi, servait de monnaie d'échange depuis des mois. Le cartel ne jouait pas selon les règles de la Commission électorale. Ils jouaient selon les règles de la chaîne alimentaire.

Elle se leva brusquement, prise d'une envie de vomir. Elle courut vers les toilettes privées de son bureau. En ouvrant la porte, elle s'immobilisa.

Le sol des toilettes n'existait plus. À la place, il y avait une étendue d'eau noire et stagnante, couverte de lentilles d'eau. Des racines de cyprès perçaient les murs en carrelage blanc. Au centre de la pièce, flottant à la surface, se trouvait le corps de son frère. Ses yeux étaient ouverts, vitreux, fixés sur le plafond. Sa bouche était remplie de boue.

Mara hurla, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Elle recula, trébucha et tomba sur la moquette.

Elle cligna des yeux.

Les toilettes étaient normales. Propres. Inodores.

Elle resta au sol, haletante, la sueur coulant sur son visage. Le fentanyl ne suffisait plus. La réalité était devenue poreuse. Le Bayou Noir n'était plus une zone géographique au sud de l'État ; c'était une infection qui se propageait dans les circuits électriques, dans les bases de données, dans les veines des décideurs.

Elle rampa jusqu'à son bureau et saisit le téléphone. Elle composa le numéro de Caleb Vance.

— Caleb ? C'est Mara. On a un problème.

— Je sais, répondit la voix de Vance, glaciale, à l'autre bout du fil. Les sondages sont dans le caniveau.

— Ce n'est pas que les sondages, Caleb. Le cartel... ils ont mon frère. Et il y a

quelque chose dans le bâtiment. Elias dit que...

— Elias est un outil, Mara. Ne l'écoute pas. Écoute-moi bien. On va doubler la mise. On va annoncer une zone franche sur tout le bassin du Mississippi. On va leur donner ce qu'ils veulent.

— On ne peut pas, Caleb ! C'est un suicide politique !

— Le suicide, c'est de perdre, Mara. Le reste, c'est de la négociation. Viens à la plantation. Tout de suite. On doit sceller l'accord.

— À Belle Alliance ? Maintenant ?

— Maintenant. Apporte les dossiers de financement occulte. On va brûler les preuves et signer le nouveau pacte. Et Mara... prends une dose. Tu as une voix de pendue.

Il raccrocha.

Mara rangea ses pilules dans son sac à main. Ses mains ne tremblaient plus. Elles étaient froides, comme celles d'Elias. Elle regarda une dernière fois l'écran des sondages. 40 %. Le rouge l'emportait sur le bleu.

Elle éteignit les lumières. Dans l'obscurité du bureau, elle vit distinctement deux yeux jaunes briller dans le coin de la pièce. Ils ne disparurent pas quand elle ferma la porte.

Dehors, Baton Rouge étouffait sous un ciel sans étoiles. L'humidité était si dense qu'on aurait pu la découper au scalpel. Mara monta dans sa voiture, le moteur rugit, et elle s'élança vers le sud, vers les marécages, là où les chiffres ne voulaient plus rien dire et où seule la chair servait de monnaie d'échange.

Le pouvoir n'était plus une question de votes. C'était une question de survie. Et dans le bayou, la survie avait un goût de fentanyl et de terre mouillée.

Chapitre 5

Le Contrat des Ombres

Le Cadillac Escalade fendait l'humidité comme un scalpel dans une plaie infectée. À l'arrière, Caleb Vance fixait son iPad. L'écran affichait une stagnation à 42 % dans les intentions de vote. Inacceptable. Le capital politique s'évaporait sous la chaleur de Louisiane, et Caleb n'aimait pas les actifs qui se dévaluent.

— On perd du terrain sur le district de Lafayette, Elias. Trop de questions sur le financement de la campagne. Les électeurs commencent à avoir de la mémoire. C'est mauvais pour le business.

Elias Thorne ne quitta pas la route des yeux. Ses mains sur le volant ressemblaient à des serres.

— Les électeurs n'ont pas de mémoire, Caleb. Ils ont des besoins. Et pour l'instant, vous ne nourrissez pas leur peur assez vite. On va régler ça. Le Bayou Noir ne demande pas de rapports d'audit, juste une preuve d'engagement.

Dans le siège passager, Miller, le directeur de communication de Vance depuis dix ans, s'essuya le front. Il transpirait plus que de raison, même pour un mois d'août à Baton Rouge. Miller était l'homme des dossiers sales, celui qui transformait les cadavres en statistiques favorables. Un bon soldat. Un actif fiable.

— On va voir qui, exactement ? demanda Miller, la voix légèrement instable. Les syndicats de la pêche ? Si on décroche leur soutien, on récupère les trois points qui nous manquent avant le débat de mardi.

Elias esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux de verre.

— On va voir le seul créancier qui compte vraiment dans cet État, Miller. Celui qui a financé la plantation de la Belle Alliance bien avant que la Réserve Fédérale n'existe.

La voiture quitta le goudron pour s'engager sur une piste de terre battue, bordée de cyprès chauves dont les racines émergeaient de l'eau stagnante comme des doigts de noyés. L'air devint plus lourd, saturé d'une odeur de décomposition et de soufre. Caleb rangea son iPad. Il sentait la pression monter, cette vieille adrénaline des prédateurs avant la signature d'un contrat hostile.

— Le coût d'acquisition, Elias, murmura Caleb. On en est où ?

— Le prix du marché a grimpé, Monsieur le Gouverneur. L'inflation du sang. Vos ancêtres ont payé avec des esclaves et des métayers. Aujourd'hui, l'entité veut de la qualité. Un investissement en capital humain de premier ordre.

L'Escalade s'arrêta brusquement devant une clairière sombre où l'eau du bayou semblait noire comme de l'encre de seiche. Au centre, un autel de pierre grise, dévoré par la mousse, émergeait de la vase. Ce n'était pas un vestige archéologique. C'était un guichet de banque pour les damnés.

Elias descendit et ouvrit la portière de Caleb. Miller suivit, les jambes flageolantes.

— C'est quoi ce bordel ? lança Miller en regardant autour de lui. Caleb, on n'a rien à faire ici. Si un journaliste nous voit, on est morts. C'est du suicide politique.

Caleb s'avança vers l'autel, ignorant son lieutenant. Il observa l'eau. Des bulles crevaient la surface, libérant des gaz fétides. Il sentit une présence. Quelque chose de vaste, de froid, tapi sous les sédiments de l'histoire de la Louisiane. Une force qui ne connaissait ni la démocratie, ni la morale, seulement la possession.

— Le pacte arrive à échéance, Caleb, dit Elias en sortant un couteau de cérémonie de sa veste. Votre frère a servi de premier versement pour les terres. Mais pour le trône de l'État, il faut un renouvellement de bail. Une signature en rouge.

Miller recula d'un pas, mais Elias était déjà derrière lui. La rapidité du nettoyeur était inhumaine. D'une pression sèche, il força Miller à s'agenouiller dans la boue.

— Caleb ? Qu'est-ce qu'il raconte ? Caleb, je t'ai servi pendant dix ans ! J'ai étouffé l'affaire de la stagiaire ! J'ai falsifié les comptes de la sucrerie ! Je suis ton homme de confiance !

Caleb Vance se tourna vers lui. Son visage était un masque de marbre. Il analysait Miller. Un collaborateur loyal, certes. Mais Miller était aussi celui qui en savait trop. Une faille potentielle dans la sécurité du futur Gouverneur. Un passif qu'il fallait liquider tôt ou tard. En le sacrifiant ici, Caleb transformait une dette de loyauté en un levier de pouvoir absolu. C'était une optimisation fiscale de l'âme.

— Tu as été un excellent outil, Miller, dit Caleb d'une voix monocorde. Mais tout outil finit par s'éteindre. Aujourd'hui, tu vas servir la campagne d'une manière que tu n'aurais jamais imaginée. Tu vas devenir mon avance sur sondages.

— Non ! Caleb, s'il te plaît !

Elias tendit le manche du couteau à Caleb.

— Le candidat doit signer lui-même, précisa le nettoyeur. C'est la règle d'or. Pas de délégation pour ce genre de transaction.

Caleb saisit l'arme. Le poids était parfait. L'équilibre d'un instrument de précision. Il s'approcha de Miller qui pleurait, les mains liées par une force invisible qui semblait

émaner du sol même.

— Ne le vois pas comme une fin, Miller, murmura Caleb en lui saisissant les cheveux pour exposer sa gorge. Vois ça comme une promotion. Tu entres au conseil d'administration de l'éternité.

Le geste fut rapide, professionnel. Caleb n'avait pas passé des années à chasser sur ses terres pour rien. Le sang gicla sur l'autel de pierre, chaud et sombre, avant d'être immédiatement absorbé par la roche poreuse. Miller s'effondra, son corps tressautant quelques secondes avant que le bayou ne semble l'aspirer vers le bas.

Le silence qui suivit fut total. Même les insectes s'étaient tus.

Soudain, l'eau noire se mit à bouillonner violemment. Une onde de choc invisible traversa la clairière, faisant vibrer les os de Caleb. Une voix, ou plutôt une vibration dans le sol, résonna dans son crâne.

CONTRAT REÇU. LES VOIX SONT À TOI.

Caleb lâcha le couteau. Ses mains étaient propres. Le sang avait disparu, bu par l'air lui-même. Il se redressa, ajustant les revers de sa veste en lin. Il se sentait plus léger, plus dense à la fois. Une autorité nouvelle coulait dans ses veines, une certitude glaciale qui ferait plier n'importe quel adversaire en débat.

Elias ramassa le couteau et l'essuya avec un mouchoir en soie.

— Félicitations, Monsieur le Gouverneur. Les chiffres de demain matin vont vous plaire.

Ils remontèrent dans l'Escalade. Caleb reprit son iPad. L'écran s'alluma. Une notification de son agence de sondages interne venait de tomber.

Flash Info : Sondage flash post-incident. Caleb Vance grimpe à 48 %. Dynamique historique dans le Sud.

Caleb sourit. Le coût d'acquisition était élevé, mais le retour sur investissement s'annonçait exceptionnel.

— Elias ?

— Oui, Monsieur ?

— Trouve-moi un nouveau directeur de communication. Quelqu'un de jeune. Quelqu'un de... jetable.

La voiture fit demi-tour, laissant derrière elle le Bayou Noir et ce qu'il restait de Miller. Dans le rétroviseur, Caleb crut voir des yeux jaunes briller à la surface de l'eau, mais il s'en moquait. Il avait un État à diriger, et les morts ne votent pas, ils se contentent de payer les factures de ceux qui restent.

La chaleur ne semblait plus l'étouffer. Il était devenu le prédateur alpha de cet écosystème de boue et de dollars. La campagne ne faisait que commencer, et Caleb Vance avait déjà gagné. Il suffisait de savoir quel prix on était prêt à mettre sur la table.

L'Escalade reprit la route de Baton Rouge, filant vers les lumières de la ville comme un requin dans une mer d'huile.

Chapitre 6

Le Sang de la Terre

Cinquante-et-un virgule deux pour cent. Le chiffre flottait sur l'écran OLED de la tablette comme une sentence divine. Caleb Vance fit glisser son pouce sur le verre froid, savourant la texture du pouvoir pur. En trois jours, il avait brisé le plafond de verre. Il ne s'agissait plus d'une élection, mais d'un sacre.

— Le momentum est une drogue dure, Caleb. Mais la descente pourrait nous coûter le capitol.

Elias Thorne était debout près de la fenêtre, sa silhouette découpée par la lumière crue de l'après-midi louisianais. Il ne regardait pas les graphiques. Il regardait la lisière du bois, là où les jardins de Belle Alliance s'arrêtaient pour laisser place à la putréfaction consentie du bayou.

— Les chiffres ne mentent pas, Elias. On a capturé l'électorat indécis. On possède le narratif.

— On possède surtout un cimetière qui commence à déborder, répliqua Elias sans se retourner. La terre de cette plantation a un métabolisme rapide, mais elle n'est pas infinie. Vous avez remarqué la couleur des azalées ? Elles sont d'un rouge que la botanique n'explique pas.

Caleb posa la tablette sur le bureau en acajou. L'air conditionné tournait à plein régime, mais une odeur persistante de vase et de ferraille flottait dans la pièce. Une odeur de sang séché sous un soleil de plomb.

— Le coût d’acquisition d’un point de sondage est toujours élevé, dit Caleb d’une voix monocorde. On ne gagne pas une élection avec des intentions de vote, on la gagne avec des sacrifices. C’est du business élémentaire. Investissement, rendement, élimination des actifs toxiques.

— Miller était un actif toxique. La stagiaire de la semaine dernière aussi ? Et le chauffeur ?

Elias se tourna enfin. Ses yeux étaient deux fentes sombres dans un visage de parchemin. Il s’approcha du bureau, posant ses mains calleuses sur le vernis impeccable.

— Le personnel commence à parler, Caleb. Pas aux journalistes, ils ont trop peur pour ça. Ils se parlent entre eux. Ils remarquent les chaises vides aux réunions du matin. Ils voient que les racines des cyprès, près de l’aile Est, se sont soulevées pour enserrer les fondations. On dirait que la maison essaie de digérer ce que vous avez coulé dans le béton.

Caleb sentit une pointe d’irritation piquer sa nuque. La paranoïa était un outil de gestion efficace, mais Elias commençait à en abuser.

— Tu es payé pour nettoyer, pas pour faire de la poésie gothique. Si les racines posent problème, fais venir une équipe de terrassement. Des types qui ne parlent pas anglais. Des types qu’on pourra... liquider de la masse salariale le moment venu.

Elias laissa échapper un rire sec, un bruit de feuilles mortes qu’on écrase.

— Vous ne comprenez pas le levier que vous utilisez. Ce n’est pas une transaction bancaire. C’est un pacte de sang avec une terre qui a été affamée pendant un siècle. Chaque disparition nourrit la bête. Et la bête a faim. Elle commence à vous regarder, Caleb. Elle ne voit pas un Gouverneur. Elle voit une source de protéines

particulièrement riche.

Caleb se leva, sa carrure de quarterback dominant l'espace. Il ajusta les revers de sa veste en lin.

— La bête, c'est moi. C'est cet État. C'est chaque électeur qui veut voir un homme fort écraser la concurrence. Si la terre de Belle Alliance a besoin de quelques corps pour me porter jusqu'au siège de Gouverneur, je lui donnerai chaque employé de cette campagne s'il le faut. On peut toujours racheter du capital humain.

— Le capital humain s'épuise, murmura Elias. Et les ombres dans le couloir de l'aile Est ne sont plus seulement les vôtres. J'ai vu votre frère hier soir.

Le silence tomba, lourd comme une chape de plomb. Caleb sentit son sang se glacer un instant avant que la colère ne reprenne le dessus.

— Mon frère est mort.

— Précisément. Et pourtant, il marchait vers la bibliothèque. Il laissait des traces de boue noire sur le tapis persan. De la boue qui sentait le fond du bayou. Il ne vote pas, Caleb, mais il semble très intéressé par votre carnet d'adresses.

Caleb contourna le bureau, s'arrêtant à quelques centimètres d'Elias. L'odeur de la cigarette non allumée et de la terre humide émanant du nettoyeur était écœurante.

— Tu commences à perdre les pédales, Elias. C'est la chaleur. Ou peut-être que tu as trop passé de temps dans les archives. Si tu n'es plus capable de tenir les rangs, je trouverai quelqu'un d'autre pour gérer la logistique des "disparitions".

— Personne d'autre ne connaît le protocole, rétorqua Elias avec une assurance glaciale. Personne d'autre ne sait comment apaiser ce qui rampe sous vos pieds. Vous

grimpez dans les sondages parce que vous payez le prix en chair. Mais regardez vos mains, Caleb.

Caleb baissa les yeux. Sous ses ongles, une fine ligne de terre noire, impossible à nettoyer, s'était incrustée. Il eut beau frotter la veille jusqu'au sang, la marque restait.

— C'est de la terre, cracha Caleb. Rien de plus.

— C'est une créance, corrigea Elias. La plantation Belle Alliance n'est pas votre propriété. C'est vous qui êtes sa propriété. Plus vous tuez pour rester en tête, plus vous devenez une extension de ce marécage. Vous ne dirigez pas une campagne, vous dirigez une procession funéraire. La vôtre.

Caleb saisit Elias par le col, le projetant contre le mur. Les cadres affichant ses ancêtres, des hommes aux regards d'acier et aux mains tachées de sucre et de sang, tremblèrent.

— Je vais gagner cette élection. Je vais transformer cet État en mon terrain de jeu privé. Et si tu continues à me servir tes délires de vaudou de bas étage, tu seras le prochain à nourrir les azalées. Est-ce que c'est clair ?

Elias ne cilla pas. Un sourire triste étira ses lèvres fines.

— Très clair, Monsieur le Gouverneur. Mais n'oubliez pas : dans le bayou, rien ne se perd, rien ne se crée, tout se dévore. Les sondages de demain matin seront excellents. On annonce 54 %. En revanche, votre nouvelle directrice de communication n'est pas venue travailler ce matin. Sa voiture est toujours sur le parking. Les portières sont ouvertes. L'intérieur est rempli de mousse et de lentilles d'eau.

Caleb lâcha prise. Il recula, cherchant son souffle. La chaleur dans la pièce était devenue insupportable, malgré la climatisation qui hurlait.

— Gère ça, ordonna-t-il d'une voix étranglée.

— C'est déjà fait. Elle est sous le vieux chêne, près de la citerne. Les racines l'ont acceptée très rapidement. Le sol était... avide.

Elias se lissa les vêtements, reprit son masque d'impassibilité et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il s'arrêta, la main sur la poignée en cuivre.

— Oh, encore une chose. Les morts ne votent pas, c'est vrai. Mais ils attendent le dépouillement. Et à Belle Alliance, Caleb, le dépouillement est toujours intégral.

La porte se referma sans un bruit. Caleb resta seul dans le bureau. Il se tourna vers la fenêtre. Au loin, dans la brume de chaleur qui dansait sur le bayou, il crut voir une silhouette familière, celle d'un homme plus jeune, le crâne fracassé, qui lui faisait un signe de la main depuis la lisière des bois.

Il reprit sa tablette. 51.2 %.

Le profit justifiait les pertes sèches. Toujours. Il s'assit, ouvrit son carnet de notes et commença à rayer le nom de sa directrice de communication pour le remplacer par un point d'interrogation.

Le sang de la terre était un investissement nécessaire. Et Caleb Vance était un homme d'affaires avant tout.

Chapitre 7

L'Archive Scellée

L'humidité de la Louisiane n'était pas une météo, c'était une taxe sur l'existence. Caleb Vance fit glisser la porte blindée de l'archive souterraine de Belle Alliance. L'air y était plus lourd encore, saturé d'une odeur de vieux papier et de terre mouillée. Un parfum de caveau. Il ne cherchait pas des souvenirs de famille. Il cherchait une faille, un levier contre l'homme qui, depuis dix ans, gérait ses dossiers les plus sales.

Elias Thorne était devenu un passif toxique.

Caleb posa sa tablette sur une table en chêne massif. Les dossiers s'empilaient, classés par décennies. La fortune des Vance n'était pas faite de sucre, mais de spoliations méticuleuses. Il ouvrit le registre de 1846. Les pages crissaient sous ses doigts comme des os secs. Il cherchait le nom. Thorne. Il le trouva à la page 112, sous la mention « Acquisition de main-d'œuvre – Lot B ».

— On ne fouille pas dans les comptes d'un associé sans s'attendre à une révision de contrat, Caleb.

La voix d'Elias était un rasoir sur de la soie. Il se tenait dans l'encadrement de la porte, l'ombre de sa silhouette allongée par la lumière crue du couloir. Il n'avait pas sa cigarette habituelle. Ses mains étaient croisées derrière son dos, la posture d'un inspecteur du fisc avant une saisie totale.

Caleb ne sursauta pas. Il tourna lentement le registre.

— Le lot B, Elias. Des terres saisies après une « épidémie » suspecte. Et une famille d'affranchis dont le nom a été rayé pour être remplacé par le tien. Tu n'es pas un

archiviste. Tu es un parasite qui squatte ma généalogie.

Elias entra dans la pièce. Ses pas ne produisaient aucun son sur le sol en pierre.

— Tu vois ça comme un vol. Je vois ça comme un retour sur investissement à long terme. Ta famille a bâti ce domaine sur le sang des miens. Ils ont utilisé l’occulte pour sceller leur domination, pour s’assurer que chaque récolte soit plus grasse que la précédente. Ils ont passé un contrat avec le bayou. Mais les contrats ont des clauses de résiliation.

Caleb ricana, un son sec, dénué de joie.

— Tu vas me sortir le grand jeu du vaudou et de la vengeance ancestrale ? On est en pleine campagne électorale, Elias. Je suis à 51.2 % dans les sondages. Je suis le futur de cet État. Ton passé n’est qu’une note de bas de page.

— 51.2 %, répéta Elias avec un sourire qui ne touchait pas ses yeux. C’est un chiffre fragile. Surtout quand l’électorat commence à se manifester de manière... non conventionnelle.

Elias sortit une vieille clé en fer de sa poche et la posa sur le registre, exactement sur le nom de Caleb.

— Je ne suis pas ton employé, Caleb. Je suis le liquidateur. Mon ancêtre n’est pas mort de la fièvre. Il a été enterré vivant sous cette pièce pour servir de garantie au prêt consenti à tes aïeux. Aujourd’hui, la dette est exigible. Et le créancier n’accepte pas les chèques.

— Tu déliras. Je te fais sortir d’ici par la sécurité dans deux minutes.

— Regarde derrière toi, Caleb.

Vance se tourna vers le miroir piqué d’humidité qui ornait le mur du fond. Il ne vit pas son reflet. Il vit la pièce, vide, à l’exception d’une forme sombre, accroupie dans

un coin, dont les membres semblaient se déplier avec un bruit de bois cassé. Ce n'était pas une image. C'était une présence. Une masse de goudron et de rancœur qui exhalait une chaleur étouffante.

— Le premier vote est tombé, murmura Elias. C'est celui de ton frère. Il a voté « Non ».

Caleb sentit une décharge d'adrénaline, celle qu'il utilisait pour écraser ses adversaires en débat. Il refusa de céder à la panique.

— C'est un tour de passe-passe. Des gaz de marais. Une mise en scène.

— La mise en scène commence dans une heure, au Civic Center, répliqua Elias en se dirigeant vers la sortie. Ton meeting de victoire anticipée. Le public sera là. Les caméras aussi. Mais tu ne seras pas seul sur l'estrade.

Le Civic Center de Baton Rouge était une fournaise. Trois mille partisans hurlaient le nom de Vance. L'air climatisé luttait contre la moiteur de la foule, mais Caleb, derrière le rideau de la scène, tremblait. Il avait bu trois whiskies purs en vingt minutes. Son costume en lin était une armure qui commençait à peser des tonnes.

— Monsieur Vance ? On y va dans trente secondes.

Sa directrice de communication, ou ce qu'il en restait dans son esprit, lui tendit le micro. Il ne voyait pas son visage. Il ne voyait qu'une tache floue, comme si la réalité perdait sa résolution.

Caleb monta sur l'estrade. Les projecteurs l'aveuglèrent. Le rugissement de la foule était une drogue puissante. Il s'approcha du pupitre, ajusta sa cravate. Il commença son discours. Les mots sortaient mécaniquement. Croissance. Sécurité. Héritage.

Puis, il les vit.

Au premier rang, juste devant les donateurs en costumes sombres, il y avait des places vides. Du moins, pour les caméras. Pour Caleb, elles étaient occupées. Une femme à la robe déchirée, dont la peau pendait en lambeaux grisâtres, le fixait avec des orbites vides. À côté d'elle, un homme sans mâchoire tenait un bulletin de vote maculé de boue noire.

Caleb bafouilla. Un silence de mort s'installa dans la salle pendant une seconde, avant que les applaudissements ne reprennent, forcés.

— Nous devons... nous devons regarder vers l'avenir, balbutia Caleb, les yeux rivés sur la femme du premier rang.

Elle se leva. Elle ne marchait pas, elle glissait, ignorant les barrières de sécurité. Elle monta les marches de l'estrade. Caleb recula, heurtant le pupitre. Le micro produisit un larsen strident qui fit grimacer la foule.

— Monsieur le Gouverneur ? murmura une voix dans son oreillette. Tout va bien ?

Caleb ne répondit pas. La femme était maintenant à un mètre de lui. Il sentait l'odeur de la vase et de la chair brûlée. Elle leva une main décharnée et pointa le public. Caleb tourna la tête. Dans la foule, d'autres silhouettes apparaissaient. Des dizaines. Des centaines. Ils émergeaient du sol, traversaient les corps des partisans vivants comme s'ils n'étaient que de la brume. Ils ne criaient pas. Ils observaient.

C'était un audit. Une vérification des comptes en direct.

Caleb vit son frère, le crâne encore enfoncé, se tenir juste derrière le caméraman de CNN. Le mort leva un pouce vers le bas.

— Le profit... commença Caleb, la voix brisée. Le profit ne justifie pas...

La foule commença à huer. Sur les écrans géants, on ne voyait qu'un candidat à la présidence, pâle, transpirant, fixant le vide avec une terreur de dément. Pour les électeurs, Vance était en train de faire une rupture d'anévrisme ou une crise de paranoïa aiguë.

Elias Thorne apparut sur le côté de la scène, dans la pénombre des coulisses. Il tenait un carnet de notes. Il barra une ligne.

Caleb comprit alors la nature du piège. Elias ne voulait pas le tuer. Il voulait le liquider. Détruire l'actif le plus précieux de Vance : son image. Transformer le lion de la Louisiane en un fou furieux devant des millions de témoins.

La femme morte posa sa main glacée sur le poignet de Caleb. La douleur fut instantanée, une brûlure de givre qui lui remonta jusqu'au cœur.

— Le dépouillement est terminé, Caleb, sembla souffler le vent dans les micros.

— Sortez-les d'ici ! hurla Caleb dans le micro, sa voix résonnant dans toute la salle. Sortez ces cadavres de ma vue !

Le silence qui suivit fut absolu. Trois mille personnes le regardaient avec une horreur glacée. Il n'y avait aucun cadavre pour eux. Il n'y avait qu'un homme puissant qui venait de s'effondrer en direct.

Elias ferma son carnet. Le cours de l'action Vance venait de toucher le zéro absolu.

Caleb tomba à genoux, ses mains griffant le bois du pupitre. Il vit les morts s'approcher, une marée grise et silencieuse qui submergeait l'estrade. Ils ne venaient pas pour voter. Ils venaient pour récupérer les dividendes.

Dans l'ombre des coulisses, Elias Thorne alluma enfin sa cigarette. La lueur de la flamme éclaira un instant son visage, non pas celui d'un homme de main, mais celui d'un propriétaire qui vient de reprendre possession de son bien après un trop long bail.

— La séance est levée, murmura-t-il.

Caleb Vance ne sentit pas les agents de sécurité qui tentaient de le relever. Il ne sentit que les mains froides, des milliers de mains, qui commençaient à le tirer vers le bas, à travers le plancher de la scène, vers la terre avide de Belle Alliance qui n'avait jamais cessé d'avoir faim.

Chapitre 8

La Nuit du Scrutin

Le ciel de Baton Rouge n'est plus de l'air, c'est du plomb liquide. L'orage écrase la ville avec la précision d'un marteau-pilon sur une chaîne de montage. À 18h00, les bureaux de vote ferment. À 18h05, le destin de la Louisiane est déjà scellé, non pas dans les urnes, mais dans les serveurs cryptés de Thorne.

Mara est prostrée dans la suite 402 de l'Hôtel Indigo. Devant elle, un ordinateur portable dont l'écran projette une lumière bleue, froide comme une morgue. Les fichiers sont ouverts. Des colonnes de chiffres, des virements offshore, des noms de sociétés écrans qui s'emboîtent comme des poupées russes. Le cartel de la Nouvelle-Orléans n'injectait pas de l'argent pour soutenir Vance. Il payait une commission à Elias Thorne.

Elle comprend enfin le levier. Caleb Vance n'est pas le client d'Elias. Il est son produit. Une marchandise de luxe, un actif toxique que Thorne a lissé, packagé et vendu au plus offrant pour racheter les dettes de sang de Belle Alliance.

La main de Mara tremble. Sur la table de chevet, une ligne de poudre blanche l'attend, une trace de pureté chimique pour oublier que son propre sang est devenu une monnaie d'échange. Elle sait que si elle sort de cette chambre, elle est une perte sèche. Dans ce business, on ne liquide pas les actifs, on efface les erreurs d'écriture. Elle penche la tête. Une inspiration brutale. Un flash de lumière blanche, plus violent que l'éclair qui déchire le ciel à l'extérieur. Son cœur s'emballé, un moteur en surchauffe qui finit par couler une bielle. Elle s'effondre sur la moquette beige, les yeux fixés sur le logo du cartel qui clignote à l'écran. Le dernier battement de son cœur est une transaction refusée.

Au quartier général de campagne, l'ambiance est celle d'un bunker de luxe. Caleb Vance ajuste sa cravate en soie grise devant un miroir doré. Il ne voit pas son reflet ; il voit un empire.

— Les premiers chiffres tombent, Caleb, lance un assistant dont la sueur trahit l'angoisse.

Caleb ne se retourne pas. Il regarde les écrans géants qui tapissent le mur. Les barres rouges grimpent. C'est une anomalie statistique. 82 % à Shreveport. 91 % dans le Bayou Lafourche. C'est un score de dictateur du tiers-monde, une performance impossible dans une démocratie, même corrompue.

— C'est trop, murmure Caleb. On va se faire épingler par les fédéraux.

— Les fédéraux sont sur ma liste de paie, Vance. Détends-toi. Savoure le retour sur investissement.

Elias Thorne est là, debout dans l'ombre, une silhouette découpée à la serpe. Il ne sourit pas. Il calcule. Pour lui, cette élection n'est qu'une fusion-acquisition réussie.

— Pourquoi ces chiffres, Elias ? Même avec les morts, on n'atteint pas ça.

— Ce ne sont pas les morts qui votent, Caleb. C'est la terre. Belle Alliance a repris ses droits. Chaque bulletin glissé dans l'urne aujourd'hui était un acte de cession. Ils ne t'ont pas choisi. Ils se sont rendus.

L'orage redouble de violence. Un coup de tonnerre fait vibrer les vitres blindées. Sur l'écran, la carte de la Louisiane vire au rouge sang, district après district. Caleb sent une odeur de vase et de décomposition monter dans la pièce, étouffant le parfum coûteux des fleurs de lys disposées sur les buffets.

Il regarde ses mains. Elles sont sèches, mais il a l'impression qu'elles collent. Il s'approche de la table où les premiers bulletins physiques, ramenés pour la photo officielle, sont empilés. Il en saisit un. Le papier est moite. L'encre noire du nom "VANCE" semble baver, s'étaler comme une tache d'hémoglobine sur un linceul.

— Ils arrivent, dit Caleb, la voix blanche.

— Qui ça ? demande l'assistant, les yeux rivés sur CNN.

— Les actionnaires.

Elias Thorne s'approche de Caleb et lui pose une main sur l'épaule. Le contact est glacial, une pression qui signifie : *Tu m'appartiens*.

— On t'attend sur l'estrade, Monsieur le Gouverneur. Va leur dire que la Louisiane est ouverte aux affaires. Va leur dire que le bail est renouvelé pour un siècle.

Caleb avance vers la scène. Les acclamations de la foule dans la salle de bal ressemblent à des cris de douleur étouffés par le vent. Il monte les marches, aveuglé par les projecteurs. Devant lui, une mer de visages. Mais il ne voit pas des électeurs. Il voit des créanciers. Des milliers de silhouettes immobiles, les yeux vides, la peau grise, attendant leur dividende de chair.

Il s'approche du micro. Le larsen déchire l'air comme un cri de supplicé. Caleb ouvre la bouche pour entamer son discours de victoire, mais aucun son ne sort. Il baisse les yeux sur le pupitre. Les feuilles de son discours sont imbibées d'un liquide rouge et visqueux qui coule sur le bois verni, goutte à goutte, marquant le rythme d'une horloge invisible.

Le score final s'affiche sur l'écran géant derrière lui : 99,9 %.

C'est le score parfait. Le score de l'extinction totale de la concurrence.

Elias Thorne, au pied de l'estrade, allume sa cigarette. La fumée monte, rejoignant les nuages noirs qui s'engouffrent par les conduits d'aération. Le contrat est rempli. Caleb Vance est l'homme le plus puissant de l'État, et le plus grand esclave que Belle Alliance ait jamais possédé.

Dehors, la pluie continue de tomber, lavant les rues de Baton Rouge, mais l'odeur du sang, elle, reste incrustée dans le béton. La démocratie est morte, le business continue.

Chapitre 9

Le Gouverneur de la Fange

La mâchoire de Caleb Vance se verrouille sur un spasme sec. Devant lui, la salle de bal de l’Hôtel Hilton ressemble à une fosse commune en smoking. Mille partisans hurlent son nom, un rugissement de prédateurs satisfaits, mais le son lui parvient comme s’il était immergé dans la mélasse du bayou. 99,9 %. Un score de dictateur africain ou de divinité locale. Dans le monde des affaires, on appelle ça un monopole. En politique, c’est une cible peinte sur le front.

Le premier spasme lui arrache une grimace que les caméras interprètent comme une émotion virile. Erreur de lecture. Ce n'est pas de la joie, c'est une hémorragie interne du système. Ses doigts agrippent le bord du pupitre en chêne. Le bois craque. Sous le vernis, Caleb sent quelque chose bouger. Une vibration sourde, un battement de cœur qui n'est pas le sien, remontant des profondeurs du sol louisianais, traversant les fondations de béton pour venir lui réclamer ses dividendes.

— Monsieur le Gouverneur ? murmure son chef de cabinet dans son oreillette. Caleb, parlez. Ils attendent le versement.

Le versement. Le mot résonne comme un couperet. Caleb ouvre la bouche. Un filet de liquide noir, épais comme du pétrole brut et odorant comme la charogne, s'écoule sur sa cravate en soie à huit cents dollars. La foule se tait. Le silence est une chute libre.

Caleb croise le regard d'Elias Thorne au premier rang. Le Nettoyeur ne bouge pas. Il tient sa cigarette éteinte entre ses lèvres parcheminées, les yeux fixés sur la tache noire qui s'étend sur la chemise du vainqueur. Thorne hoche la tête, une fois. Le

signal de la liquidation.

Vance ne finit pas son discours. Il pivote, bouscule le lieutenant-gouverneur et s'engouffre dans les coulisses. Ses poumons brûlent. Chaque inspiration lui apporte l'odeur de la canne à sucre brûlée et du limon putride. Il traverse le parking souterrain, ses pas résonnant comme des coups de feu. Sa Cadillac blindée l'attend, moteur tournant. Il éjecte le chauffeur d'un revers de main violent et écrase l'accélérateur.

Direction le sud. Direction Belle Alliance.

La route 61 est un ruban d'asphalte noir qui s'enfonce dans les tripes de l'État. Caleb conduit comme s'il voulait distancer son propre ombre. À 160 km/h, les chênes moussus ressemblent à des spectres qui tentent de l'agripper au passage. Le tableau de bord clignote. Les voyants passent au rouge les uns après les autres. Pression d'huile. Température moteur. Défaillance système. Le véhicule, ce joyau de technologie allemande, est en train de mourir, infecté par la terre qu'il survole.

Il pile devant les grilles de la plantation. L'air est si lourd qu'il semble solide. La chaleur record de Baton Rouge n'est rien comparée au brasier invisible qui consume Belle Alliance. Caleb sort de la voiture, les jambes flageolantes. Ses chaussures de luxe s'enfoncent dans la boue. La terre a faim. Elle a toujours eu faim.

— Tu es en retard pour la clôture des comptes, Caleb.

La voix de Thorne sort de l'obscurité, sous le porche à colonnades. Il est arrivé là avant lui. Comment ? Peu importe. Dans ce business, la logistique obéit à des lois qui dépassent la physique.

— Qu'est-ce que tu as fait, Elias ? siffle Vance en s'essuyant la bouche. J'ai gagné. J'ai le mandat. L'État est à moi.

— L'État n'est qu'un bail précaire, répond Thorne en s'avancant dans la lumière crue des phares. Tu as signé avec le propriétaire du terrain, pas avec les locataires. Tu pensais que le sang de ton frère suffirait à couvrir l'apport initial ? C'était juste les frais de dossier, gamin.

Un grondement sourd déchire la nuit. Ce n'est pas le tonnerre. C'est structurel. Caleb se tourne vers l'aile Est de la demeure, celle qu'il a fait reconstruire après l'"accident" de son frère cadet, treize ans plus tôt. Les murs de briques blanches se lézardent. De larges fissures serpentent le long de la façade comme des veines prêtes à éclater.

— Le sol rejette les actifs toxiques, continue Thorne, imperturbable. Tu as coulé Julian dans les fondations en pensant que le béton ferait taire les archives. Mais en Louisiane, rien ne reste enterré sous la nappe phréatique. Le passé est une dette à taux variable. Et les intérêts viennent de grimper en flèche.

Le sol se dérobe sous les pieds de Caleb. Un affaissement brutal. Un sinkhole politique et géologique. L'aile Est s'effondre dans un fracas de verre et de poussière. L'odeur de la mort, concentrée, ancienne, s'échappe des décombres. Au centre du désastre, là où les fondations ont cédé, une forme émerge de la boue liquide.

Un squelette. Pas blanc, mais noirci par la tourbe et le temps. Les restes de Julian Vance ne sont pas seuls. Ils sont entrelacés avec d'autres ossements, beaucoup plus vieux, des crânes portant encore les marques des fers de l'époque où la canne à sucre était payée en vies humaines. La lignée des Vance et celle des esclaves de Belle Alliance fusionnent dans une étreinte calcaire.

Caleb recule, mais ses pieds sont pris dans la fange. La boue remonte le long de ses mollets, lourde comme du plomb.

— Aide-moi, Elias ! Je te doublerai ton salaire ! Je te donne les contrats de voirie,

tout ce que tu veux !

Thorne jette enfin sa cigarette. Il s'approche du bord du gouffre et regarde Caleb avec une curiosité clinique.

— Tu ne comprends toujours pas le montage financier, Caleb. Je ne travaille pas pour toi. Je suis le syndic de faillite. Ma famille attend ce remboursement depuis 1860. Tu n'étais qu'un instrument de transfert d'actifs. Tu as consolidé le pouvoir, tu as réuni les terres, tu as validé les titres de propriété. Maintenant que le dossier est propre, on liquide le gérant.

Une main décharnée, surgie de la fosse, agrippe la cheville de Caleb. Ce n'est pas une main de fantôme. C'est une force mécanique, une créance qui s'exécute. Vance hurle, un son de bête qu'on égorge, alors qu'il est tiré vers le bas.

— Le 99,9 %, Caleb... c'était pour s'assurer que personne ne viendrait te chercher, conclut Thorne. Un score pareil, ça n'attire pas la sympathie. Ça crée le vide.

Le gouverneur de la fange disparaît centimètre par centimètre. Ses doigts griffent la terre, arrachant des racines qui saignent un suc rouge et épais. Il voit le visage de son frère dans le chaos des décombres, une mâchoire édentée qui semble rire de la blague finale. Le pouvoir est une boucle fermée. On ne possède jamais la terre ; c'est elle qui finit par vous inscrire à son bilan comptable.

Le dernier cri de Caleb Vance est étouffé par une remontée de boue fétide.

Thorne ajuste sa veste. Il sort un téléphone satellite de sa poche et compose un numéro. Autour de lui, le silence revient sur Belle Alliance, seulement troublé par le clapotis de l'eau qui remplit la fosse.

— C'est fait, dit-il d'une voix monocorde. Le poste est vacant. Lancez la procédure de

succession. Et assurez-vous que le prochain candidat comprenne bien la clause de sacrifice. On ne veut pas d'un autre amateur qui croit que l'argent suffit.

Il se détourne des ruines. Derrière lui, la demeure de Belle Alliance semble s'apaiser, repue. Le ciel de Louisiane vire au violet, une couleur de deuil et de royauté. La campagne est finie. Le business peut reprendre.

Elias Thorne monte dans la Cadillac abandonnée, démarre et quitte la plantation sans un regard en arrière. Dans le rétroviseur, les colonnes de Belle Alliance s'enfoncent lentement dans le marais, emportant avec elles le nouveau gouverneur et ses secrets.

La démocratie a rendu son dernier soupir. Le bayou, lui, ne fait que commencer sa digestion.

Chapitre 10

L'Urne de Fer

Le Capitole de Baton Rouge ressemble à un mausolée de marbre blanc surchauffé. Trente-huit degrés. Humidité à quatre-vingt-dix pour cent. L'air est une soupe épaisse qui colle aux poumons, mais la foule s'en fout. Elle veut son champion. Elle veut Caleb Vance.

Sur l'estrade, le futur Gouverneur de Louisiane est une statue de lin immaculé. Il ne transpire pas. Il ne cille pas. Ses yeux gris orage fixent un point invisible au-delà de l'horizon, là où le Mississippi charrie ses cadavres et ses secrets. Caleb lève la main droite. Le geste est trop fluide, presque inhumain. Sous la peau de son poignet, une veine bat avec une régularité de métronome, mais le sang qui y circule semble avoir la densité du pétrole brut.

— Je jure solennellement...

Sa voix n'est plus la sienne. C'est un écho. Un grondement sourd qui semble remonter des profondeurs du sol, traverser les semelles de ses chaussures à huit cents dollars et vibrer dans les os de l'assistance. C'est la voix du bayou, celle qui a dévoré son frère, celle qui a racheté la dette de sang de la plantation Belle Alliance.

À dix mètres de là, dans l'ombre portée d'une colonne corinthienne, Elias Thorne observe la cérémonie. Il n'applaudit pas. Il ne sourit pas. Il ajuste ses lunettes, une cigarette éteinte coincée entre les lèvres. Pour lui, ce n'est pas une investiture. C'est une clôture de bilan. Une fusion-acquisition réussie entre une dynastie politique en faillite et une force occulte qui ne connaît pas l'inflation.

— Regardez-le, murmure une conseillère en communication à côté de lui, les yeux brillants d'une ferveur quasi religieuse. Il est habité. Il a une aura incroyable. Les sondages vont exploser.

Elias tire sur sa cigarette froide.

— Oh, il est habité, oui. Mais ce n'est pas par le Saint-Esprit, chérie. C'est une question de management. On a juste changé le PDG.

Caleb Vance termine son serment. La foule explose. Le bruit est assourdissant, un mur de son qui rebondit sur les façades néoclassiques. Le nouveau Gouverneur se tourne vers la foule. Son sourire est une fente nette, sans chaleur. Il n'y a plus de Caleb à l'intérieur. L'héritier des Vance a été évincé, liquidé lors d'un conseil d'administration nocturne dans les marais de Belle Alliance. Ce qui occupe l'enveloppe charnelle maintenant, c'est l'entité. Le créancier.

Le pouvoir est total. La Louisiane est à ses pieds. Mais le prix de l'action est exorbitant.

Elias Thorne s'écarte de la foule et s'enfonce dans les couloirs frais du Capitole. Il connaît les raccourcis. Il connaît les placards où l'on range les dossiers que personne ne doit lire. Il finit par s'arrêter devant une porte anonyme au sous-sol : les Archives de l'État. Son royaume.

À l'intérieur, l'odeur du papier vieux et de la poussière est un soulagement. Il allume une lampe de bureau. Sur la table, le registre de Belle Alliance est ouvert. Les pages de 1840 sont jaunies, tachées de ce qui ressemble à de la moisissure, mais Elias sait que c'est de la terre. La terre qu'il a lui-même frottée sur les noms des Vance.

Il sort un stylo plume de sa poche intérieure. Un Parker en argent, un outil de précision.

— Acte final, dit-il pour lui-même.

Il raye le nom de Caleb Vance de la liste des propriétaires. À la place, il écrit un seul mot, en lettres capitales, noires comme l'abîme : *PROPRIÉTÉ DU SOL*.

Le plan était simple. Cynique. Parfait. Les Vance croyaient utiliser le bayou pour asseoir leur domination. Ils pensaient que les rituels de leurs ancêtres étaient des leviers financiers, des outils de coercition pour effrayer les métayers et les opposants. Caleb pensait qu'en sacrifiant son frère, il achetait son ticket pour le sommet.

Erreur stratégique majeure. On ne négocie pas avec le terrain. On lui appartient ou on disparaît.

Elias Thorne, le descendant de ceux qui ont été brisés par cette terre, a simplement servi d'intermédiaire. Il a facilité la transaction. Il a ouvert les vannes. Il a laissé la boue remonter dans les veines du candidat. Aujourd'hui, Caleb Vance est Gouverneur, mais il est l'esclave le plus haut placé de l'histoire du Sud. Chaque décret qu'il signera, chaque loi qu'il fera passer, sera une offrande à l'entité. La Louisiane ne sera plus gérée par un homme, mais par un écosystème prédateur.

On frappe à la porte. Elias ne se retourne pas.

— Monsieur Thorne ? Le Gouverneur vous demande pour le premier briefing de cabinet.

Elias ferme le registre. Le bruit sourd de la couverture en cuir qui claque résonne comme un coup de feu.

— J'arrive. Dites à Son Excellence que le Nettoyeur est prêt.

Il sort des archives et remonte vers la lumière aveuglante du hall d'honneur. Caleb Vance l'attend au centre du cercle des officiels. Les gens s'écartent sur le passage du Gouverneur, non pas par respect, mais par instinct de survie. Il se dégage de lui une odeur de vase et de décomposition que même les meilleurs parfums de créateurs ne

parviennent pas à masquer.

Caleb pose ses yeux sur Elias. Pour un bref instant, un éclair de terreur pure traverse le regard gris. Le vrai Caleb est encore là, quelque part, hurlant derrière les barreaux de sa propre cage thoracique. Il voit Elias. Il comprend enfin que Thorne n'était pas son allié, mais son liquidateur judiciaire.

Elias s'approche, ajuste le revers du costume de Caleb avec une familiarité insultante. — Félicitations, Monsieur le Gouverneur, chuchote-t-il, assez bas pour que lui seul l'entende. Vous avez le poste. Vous avez le pouvoir. Vous avez tout ce que vous vouliez.

Caleb ouvre la bouche. Sa langue semble trop épaisse, trop noire.

— Elias... aide-moi...

Thorne sourit. Un sourire de requin dans une mer de sang.

— Désolé, Caleb. Le contrat est signé. Pas de clause de rétractation. Vous êtes un actif immobilisé, maintenant. Profitez de la vue. Le sommet est magnifique, même quand on est déjà mort.

Elias se recule et s'adresse aux journalistes qui se pressent autour d'eux.

— Le Gouverneur est fatigué par l'émotion. La campagne a été longue. Nous allons commencer le travail immédiatement. La Louisiane a une dette à payer, et nous allons nous assurer que chaque centime, chaque goutte, soit perçu.

Le cortège s'ébranle. Caleb Vance marche en tête, raide, les bras ballants, une marionnette de luxe dirigée par des fils invisibles qui s'enfoncent profondément dans le limon du Mississippi.

Elias Thorne reste en arrière. Il sort enfin son briquet et allume sa cigarette. La première bouffée est un délice. Il regarde les portes du Capitole se refermer sur le

nouveau régime.

Le business du pouvoir est une machine bien huilée. Parfois, il faut juste changer le lubrifiant. Et cette année, le lubrifiant est de première qualité. Humain. Ancien. Inépuisable.

Dehors, le ciel de Louisiane vire au violet, une couleur de deuil et de royauté. Le tonnerre gronde au loin, sur le bayou. Ce n'est pas de l'orage. C'est le rire de la terre qui vient de gagner ses élections.

Elias Thorne écrase sa cigarette sur le sol de marbre. Le pouvoir est total. La damnation aussi. Et pour un homme comme lui, c'est le meilleur retour sur investissement possible.

La démocratie a rendu son dernier soupir. Le business, lui, ne fait que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Saignez les Urnes"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)